

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



LIEBER Marylène, Janine DAHINDEN et Ellen HERTZ (dir.), 2010, *Cachez ce travail que je ne saurais voir. Ethnographie du travail du sexe*. Lausanne, Éditions Antipodes, coll. Existences et société, 228 p., bibliogr. (Anne-Yvonne Guillou)

Dans l'excellente introduction dressant notamment un bon bilan des recherches, les directrices scientifiques de l'ouvrage ne s'appesantissent pas sur la prostitution comme catégorie. Elles se concentrent sur un autre aspect des choses en considérant la prostitution comme *travail* et en soumettant cette thèse à l'épreuve de neuf enquêtes de terrain dont la plupart sont riches d'enseignement. Les recherches ont été réalisées aussi bien en Suisse et en France qu'en Bolivie et au Brésil, dans des contextes variés, depuis les maisons closes et les salons de massage constituant les services les plus institués jusqu'aux formes les plus labiles que représentent les « marcheuses » de Chine du Nord en situation illégale à Paris. Toutes les études décrivent des activités de femmes, à part l'enquête sur les travestis en Suisse (Loïse Haenni, chap. 9).

Anodine à y regarder de trop loin, l'idée de travail du sexe constitue pourtant un « tournant théorique », comme le note Paola Tabet dans le chapitre conclusif (p. 190). Il implique en effet de centrer le regard sur les tâches, les savoir-faire, les compétences et les techniques que demandent ces activités ; de même que sur les codes et les postures professionnelles face au monde engagées par elles, sur un marché structuré par des rapports de pouvoir (p. 7). Ce n'est pas un hasard si le travail du sexe présente beaucoup de similarités avec les métiers de soins à la personne (*care*) car il mobilise de la même façon des ressources personnelles perçues comme féminines et, de ce fait, naturalisées et rendues invisibles. Malgré des efforts de professionnalisation mis en évidence par la plupart des enquêtes, deux recherches montrent au contraire le brouillage des frontières entre domaines public et privé, s'exprimant sur les plan affectif et sexuel (Marylène Lieber et Florence Lévy, chap. 3 ; et Marina Franca, chap. 8) ; brouillage typique des métiers féminins sous-qualifiés où le travail se présente comme une extension de l'activité domestique.

Les études de cas montrent bien comment les savoir-faire font l'objet d'apprentissages. Qu'on lise pour s'en convaincre la description parfois cocasse que nous livre Mathieu Trachman (chap. 5) des techniques du corps mobilisées par les acteurs pour répondre aux impératifs des scripts du cinéma porno. Autre savoir-faire acquis par l'expérience personnelle ou transmis par les collègues, celui du « travail de l'émotion ». Celui-ci consiste, dans sa version la plus commune, à trouver un savant équilibre entre passer le moins de temps possible avec le client tout en obtenant le maximum d'argent et en lui donnant envie de revenir. Dans sa version plus exigeante, il s'agit de cultiver une « girl friend attitude » qui implique une gestion sophistiquée du carnet d'adresses, de la frontière privé/public et des différentes touches émotionnelles de la relation au client.

L'approche par le travail a l'avantage d'ouvrir les frontières de l'analyse hors des limites qu'impliquent les prises de position misérabiliste ou triomphaliste, la première voyant dans

la prostitution un esclavage abject devant être interdit et la seconde une formidable liberté. À l'encontre de la position misérabiliste, on peut opposer le degré d'*agency* de K., véritable chef d'entreprise individuelle travaillant dans un salon de massage érotique suisse (Alice Sala, chap. 6). Quant à la position triomphaliste, elle est contredite par l'exemple des prostituées boliviennes qui «moralisent» l'argent qu'elles gagnent en revendiquant son utilisation pour l'entretien de la famille, seule condition pour qu'elles ne considèrent pas elles-mêmes leur activité comme «vicieuse» (Pascale Absi, chap. 4). Les enquêtes montrent finalement des actrices mal placées sur le marché du travail, qui ont choisi la prostitution par comparaison avec d'autres activités. D'énormes contraintes pèsent sur elles et toutes s'efforcent de développer des marges de manœuvre en même temps que de dégager des bénéfices financiers.

Le levier militant de cette prise de position théorique sur le travail du sexe est efficace : il arrime la prostitution dans le continuum des «échanges économique-sexuels» dont la forme la plus légitime est le mariage ; un concept proposé par Paola Tabet il y a plus de vingt ans.

Mais l'intérêt de l'ouvrage dépasse la seule étude du commerce du sexe car il ouvre plus largement sur des questions telles que : «qu'est-ce que le travail des femmes?», «qu'est-ce que le travail en général?» et même «qu'est-ce que le sexe?», comme le dit Paola Tabet en proposant de nouvelles orientations de recherche dans le chapitre conclusif. Cet ouvrage conjugue finalement tous les ingrédients de la réussite scientifique *et* militante, ce qui n'est pas si commun. Il aurait par contre certainement gagné à traiter plus profondément la question méthodologique qui va moins de soi qu'il n'y paraît.

## Référence

TABET Paola, 1987, «Du don au tarif. Les relations sexuelles contre compensation», *Les Temps modernes*, 490:1-53.

Anne-Yvonne Guillou  
Centre Asie du Sud-Est / Lasema  
CNRS, Paris, France